

REPORTAGE

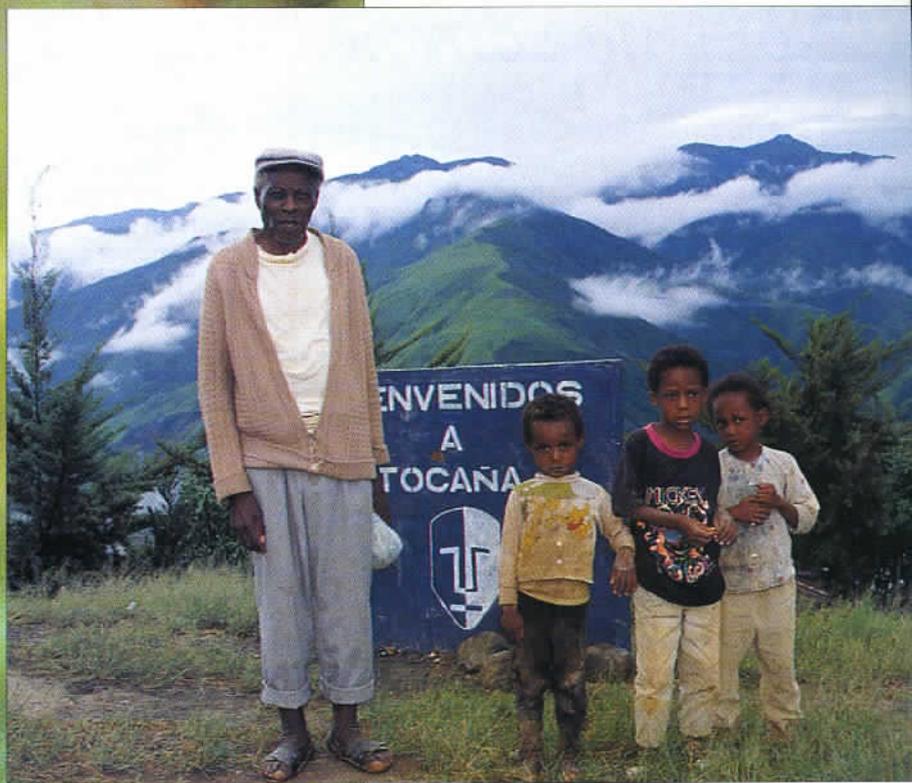
LA COCA OU LA VIE...

**Tirillés entre l'arrêt
de la production de la coca
et la survie économique,
les Noirs de Bolivie
s'acharnent à conjurer
le mauvais sort.
Peuple agriculteur,
ces descendants d'esclaves
sont néanmoins
l'un des moteurs culturels
et spirituels du pays.**

TEXTE ET PHOTOS : PHILIPPE BLANCHOT



Dans les yungas, vallées situées entre les versants des andes boliviennes, les communautés noires cultivent la coca. Ci dessus, le hameau de Tocaña et l'un de ses doyens, Esteban Zabala.



Les pluies diluviennes ont creusé au fil des ans des fondrières sur la route qui mène aux *yungas*, ces vallées subtropicales chaudes et humides, encaissées entre les versants des Andes boliviennes. Pour atteindre Coroico, – la capitale des *yungas* du nord –, située à 96 kilomètres au nord-est de La Paz, il faut tout d'abord monter à 4 800 mètres sur une route goudronnée, puis emprunter, durant trois heures, une piste pentue extrêmement étroite appelée « la route de la mort ». Au menu : boue, ornières, éboulements, virages en épingle à cheveux, camions surchargés, véhicules déginglées... Malgré cela, le trafic reste intense toute l'année ; auprès de chaque conducteur, une image sainte veille sur les voyageurs ! Au fil de la descente, la maigre flore de la Puna fait place à une étendue couverte de broussailles, puis à une végétation luxuriante comparable à celle de la forêt vierge. L'air devient chaud et humide. Puis soudain, dans ces contreforts, on aperçoit le superbe village de Coroico, situé à 1 377 mètres au-dessus du niveau de la mer, l'un des plus beaux sites de cette province de La Paz. Mais il faut rouler encore sur une douzaine de kilomètres avant d'atteindre Tocaña, hameau de deux cents habitants où vit l'une des communautés noires des Yungas, dont les membres sont les descendants d'esclaves arrivés au XVI^e siècle.

On sait que la conquête de l'Amérique a provoqué l'asservissement des populations

« Nous ne sommes pas des narcotraficants. »

indiennes et la déportation de plus de quinze millions de Noirs, arrachés aux côtes du continent africain. En 1517, Charles Quint – alors roi d'Espagne – autorise le recrutement d'esclaves en Afrique vers l'Amérique, en se prévalant de la thèse de Bartolomé de Las Casas – prêtre et dominicain espagnol : « Afin que leurs services aux mines et dans les champs permette de rendre moins dur celui des Indiens. » La traite des Noirs durera trois siècles. À la fin du XVIII^e siècle, Humboldt – explorateur allemand – dénombre dans les colonies espagnoles, huit cent deux mille Noirs.

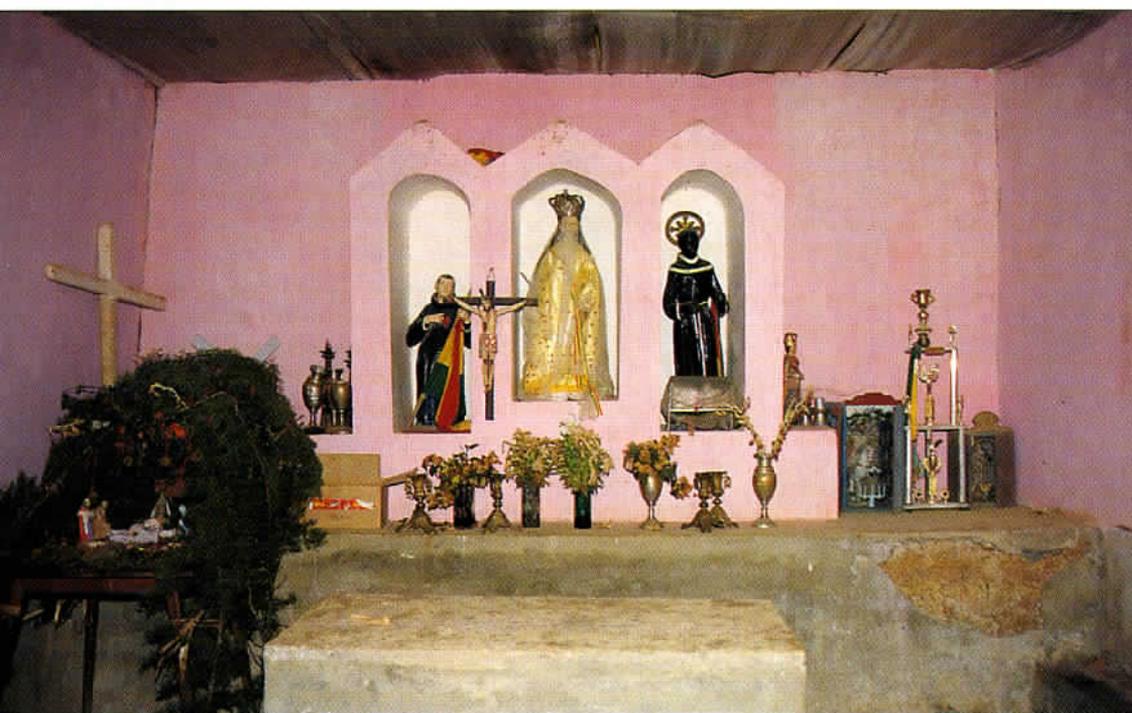
L'exploitation des mines d'argent a commencé à Potosí vers 1545. La ville, située à 4 000 mètres d'altitude, devient vite la plus peuplée d'Amérique et la plus riche du

ne jouissaient d'aucun droit et étaient livrés au bon vouloir de leur maître. Les *Mulatos* (mélange de Blancs et de Noirs) semblaient un peu mieux considérés, tandis que les *Mestizos* ou *Cholos* (Blancs et Indiens), qui travaillaient parfois au service des Espagnols, étaient les mieux lotis. En 1650, la population noire, estimée à trente mille individus, était répartie entre Potosí, Oruro et l'Altiplano proche de La Paz. Les *Negritos*, qui auraient eu du mal à s'adapter au climat et à l'altitude, n'ont jamais pu se substituer aux indigènes des mines. À partir de 1760, avec le déclin de l'exploitation de l'argent, les colons envoient ces « sous-hommes » dans les *yungas* pour y cultiver leurs terres. En 1846, quatre ans avant l'abolition de l'esclavage, on dénombre 27 941 personnes de race noire ; elles

gas accueille la quasi-totalité d'entre eux. Les Noirs, communément appelés *Morenos* ou *Negritos* (péjoratif), vivent dans plusieurs bourgades des *yungas* du sud, notamment à Chicaloma et Irupana, mais aussi dans celles du nord : Coripata, Mururata, Tocaña...

Esteban Zabala, l'un des doyens de Tocaña, exprime sans détour ses inquiétudes et le ras-le-bol des paysans qui vivent hors du siècle. « Ici, on se chauffe et cuisine au feu de bois. On s'éclaire le plus souvent à la bougie, car l'électricité, posée depuis l'année dernière, fonctionne seulement de 19 h à 22 h 30. » À l'intérieur de sa masure sans fenêtre, qui sert à la fois de cuisine, séjour, atelier de travail et poulailler, Esteban, vêtu d'un pull-over élimé et d'un pantalon défraîchi, traîne des pieds dans de vieilles sandales. Il est père de sept

enfants dont quatre filles. Avec sa femme, Valentina Pineto, qui porte le chapeau melon traditionnel des Indiennes de La Paz, il raconte les difficultés rencontrées par l'ensemble de la communauté, qui vit principalement de la coca (*Erythroxylum coca*), dont on peut admirer les cultures en espalier. « Les étrangers font pression sur le gouvernement bolivien pour que nous arrêtions la production de la coca. C'est insensé car c'est notre principale monnaie d'échange. Il faut arrêter de nous associer aux narcotraficants ! Les feuilles de coca se vendent au marché de La Paz comme n'importe quel produit agricole. Les paysans et les mineurs, qui en consomment entre 30 et 60 grammes par jour, ne peuvent travailler sans en mastiquer régulièrement. »



À Tocaña, tout le monde est catholique. Dans la chapelle, on célèbre le culte de la vierge noire.

monde. En 1601, lorsque la réforme de la *mita* – travail obligatoire dans les mines – est mise en place, la couronne espagnole se tourne de plus en plus vers les esclaves africains pour suppléer les Indiens. À cette époque, environ cinq cents Africains seraient arrivés chaque année en contrebande du Brésil, d'Argentine ou du Pérou. L'organisation sociale de la colonie était fondée sur des critères raciaux et sociaux. Les Noirs, appelés *Negros* ou *Guineos*, et les *Sambos* (mélange de Noirs et d'Indiens) comptaient parmi les plus malheureux, car ils

n'étaient plus que 3 945 le jour du recensement de 1909, dont la moitié vivait dans les *yungas*. Aujourd'hui, la communauté noire est estimée à trois mille individus. D'après les ethnographes, ces représentants descendent, pour la plupart, des anciens esclaves des groupes linguistiques soudanais et bantous, importés du golfe de Guinée (Yoruba) et de l'ex-Zaïre (Ki-Kongo). Parfaitement intégrés à la population indienne depuis des générations, les Africains-Boliviens sont bilingues (aymara-espagnol) et mènent le même combat politique. La région des *yun-*

La consommation de la coca remonte à l'époque précolombienne. Dès l'arrivée des *conquistadores*, cette plante sacrée devient vite un remède contre la faim, la fatigue et le froid. On la faisait mâcher aux Indiens et aux Noirs pour accroître leur rendement et briser toute velléité de révolte. À la fin du XIX^e siècle, la cocaïne (alcaloïde extrait de la coca) fait une entrée triomphale dans la pharmacopée officielle, sous forme de bonbons, de sirops et d'élixirs. La drogue utilisée en chirurgie pour ses propriétés analgésiques et anesthésiques, va connaître un succès mon-



Avec trois récoltes par an, la coca rapporte beaucoup plus que les cultures traditionnelles.

dial. À cette époque, on est loin d'imaginer que ces découvertes vont ouvrir les portes à l'un des fléaux les plus meurtriers de cette fin de siècle.

Dirigée par les États-Unis, la lutte contre la coca et ses dérivés – chlorhydrate de cocaïne (coke), pâte base de cocaïne (PBC) et crack –, va notamment frapper la Bolivie, accusée d'être l'un des nouveaux « empires du mal ». Le gouvernement bolivien, pris entre Washington et la paysannerie locale, risque à tout moment l'explosion sociale, car la coca obéit toujours à un cérémonial de convivialité andine. Elle est au centre des fêtes et des rites. Les petites feuilles de cocaïers sont cueillies à la main pour être ensuite séchées, compressées et envoyées dans tout l'Altiplano et dans les centres miniers. Avec trois récoltes par an, la coca rapporte beaucoup plus que les cultures traditionnelles. « Nous produisons en moindre quantité des melons, des ananas, des mangues, des papayes, des

bananes, des noix de coco... Mais ces cultures alternatives rapportent, à l'hectare, dix fois moins que la coca, tout en demandant davantage de travail ; de plus, les infrastructures nécessaires pour faire circuler ces productions manquent », confie Esteban. Malgré la pression internationale, la Bolivie serait toujours le troisième producteur mondial de

marche sur La Paz des cocaculteurs a obligé le gouvernement à mettre fin à sa politique d'éradication forcée, dictée par les États-Unis. En septembre dernier, les *cocaleros* se sont encore insurgés, mais cette fois-ci contre la loi de la réforme agraire qui s'inscrit dans la politique néolibérale du gouvernement actuel. Les organisations indigènes et afro-andines

craignent que cette loi crée un marché libre où les capitalistes nationaux et étrangers constituent de grands domaines aux dépens des petits exploitants.

« Le manque de techniques agricoles rudimentaires, la pression internationale permanente au sujet de la coca nous incitent à quitter les champs. Nous ne pouvons plus retenir nos jeunes ici. Bon nombre d'entre eux partent. À La Paz, malgré la sympathie que les gens nous témoignent, les jeunes Noirs sont très vite marginalisés, et viennent grossir les rangs des exclus dans les quartiers pauvres. Alors, que faire ? D'autant plus qu'ici, la situation est désastreuse sur le

La Bolivie, accusée d'être un nouvel empire du mal.

coca, derrière le Pérou et la Colombie, avec 90 000 tonnes de feuilles par an, soit 400 tonnes de cocaïne. D'après les dernières statistiques, la surface des plantations de cocaïers est évaluée dans le Chapare (département de Cochabamba) à 37 000 hectares et à 12 000 dans les *yungas*, contre respectivement 70 000 et 15 000 hectares en 1951. L'agriculture illégale atteindrait encore aujourd'hui 13 à 15 % du PNB. En 1995, une

plan éducatif et médical », s'inquiète Esteban. D'après les chiffres officiels, la Bolivie compte 20 % d'analphabétisme. À la campagne, cette moyenne serait multipliée par deux. Sur la place du village de Tocaña, jouxtant une chapelle où le culte de la vierge noire est rendu, l'unique salle de classe est complètement délabrée. « Pour retaper l'école, il faudrait de l'argent. Mais comme toujours, il fait cruellement défaut. L'enseignement primaire est dispensé ici, mais ensuite les élèves doivent aller à Coroico ou à La Paz. Au vu de nos faibles revenus, il nous est difficile de leur payer des études ! Par conséquent, peu de Noirs ont la chance d'entrer à l'université », signale Esteban.

Actuellement, l'Église catholique tente de mieux comprendre les religions d'origines indienne et africaine et par conséquent appréhende plus facilement les différentes formes de syncrétisme. Dans les *yungas*, de vieilles croyances et superstitions, proches des rites vaudous ou de la macumba – religions des anciens esclaves noirs –, subsis-

tent. Les *Morenos* préfèrent les considérer comme un héritage désuet du passé et l'intègrent facilement au folklore national.

« À Tocaña, nous sommes tous catholiques. D'ailleurs, le prêtre de Coroico, qui célèbre la messe dans notre église, est de race noire. Personne n'aime parler de religion animiste. Mais elle est une source d'inspiration constante pour la chanson populaire et les

Les Afro-Andins sont victimes de discrimination.

autres formes d'expression afro-bolivienne, telles que le tundi qui, le mururata ou la morenada », reconnaît Esteban.

Les Noirs des *yungas*, depuis longtemps assimilés aux Indiens Aymaras, s'intègrent progressivement à la nation bolivienne tout entière, en particulier dans le domaine culturel et sportif où ils représentent véritablement l'union afro-andine.

Les *Morenos* s'illustrent particulièrement au football. Ils viennent de fonder la ligue de

la communauté noire des Yungas et jouent dans de nombreux clubs boliviens, notamment à Santa Cruz. Les Noirs sont aussi les instigateurs de plusieurs musiques et danses populaires, dont les plus connues s'appellent Saya et Caporales. En 1981, le groupe bolivien Los Kjarkas (Les Décoiffés, en quechua) s'inspire de cette dernière musique et compose la chanson « Llorando se fue », version originale de l'un des plus grands succès commerciaux des années quatre-vingt, la lambada. En signe de reconnaissance, Caporales a été interprétée pour représenter la

Bolivie, lors de la dernière coupe du monde de football aux États-Unis. Les Noirs des villages, guidés par les joueurs de Saya, célèbrent, à leur manière, le carnaval de la Paz (fête du *Gran Poder*) qui débute généralement les premiers jours de juin, mais aussi toutes les fêtes patronales. À ces occasions, le « roi » et la « princesse », élus tous les quatre ans par la communauté noire, font une apparition remarquée.

Les Afro-Andins et les Indiens (majoritaires dans leur pays) sont toujours victimes d'une discrimination non avouée, et les termes *indio* ou *negrito*, dans le langage usuel, restent souvent chargés de mépris. Dans une région du monde où les inégalités sociales sont tranchées, ces citoyens mis au ban de la société, doivent se tourner vers l'économie informelle pour subsister. À aucun moment de leur vie de souffrance et de combat, ils n'ont voulu abandonner leur terre, leur dignité et leur droit à la liberté. « Nous nous considérons comme des citoyens boliviens à part entière. C'est pourquoi, nous exigeons qu'ici l'intégrité de nos mœurs soit reconnue. Nous revendiquons aussi le maintien de notre environnement », rappelle Esteban. L'intégration des Noirs dans la société bolivienne sera significative le jour où sera élu – comme pour les Indiens en 1993 (voir les repères historiques) –, un représentant politique. En attendant, malgré une faible démographie et un niveau de vie extrêmement bas, les Noirs des *yungas* imploront le ciel et se nourrissent d'espoir. Dans ce pays riche en contrastes, certains voient en eux tolérance et prospérité. Esteban conclut avec fierté : « À La Paz, quand un individu croise un Noir dans la rue, il considère que celui-ci lui portera bonheur. Les tireuses les plus vendues en Bolivie, sont celles représentant des enfants noirs ! Faut-il y voir un signe du destin ? » □

REPÈRES HISTORIQUES

1538. Fondation de Ciudad de la Plata (Sucre). Début de la colonisation espagnole.

1545. Découverte des mines d'argent, d'étain et de tungstène de Potosí.

1601. Mise en place de la mita : travail obligatoire dans les mines.

1815. Au congrès de Vienne, l'Espagne, le Portugal, la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Suède abolissent la traite des Noirs.

6 août 1825. Indépendance du Haut Pérou, sous le nom de Bolivie, en l'honneur de Bolívar – dont la nourrice était noire –, son premier président.

1850. Abolition définitive de l'esclavage par le président Belzu.

1879-1884. Guerre du Pacifique contre le Chili. Celui-ci s'empare des provin-

ces maritimes de la Bolivie.

1900-1903. Guerre du caoutchouc contre le Brésil. La Bolivie y perd encore une grande partie de son territoire, l'Acre et le Mato Grosso.

Début du XX^e siècle.

L'exploitation de l'étain remplace celle de l'argent. Les Indiens retournent mourir dans les mines.

1932-1935. Guerre du Chaco contre le Paraguay. La Bolivie se voit encore amputée de 225 000 km².

1952. Révolution ouvrière et paysanne. Nationalisation des mines. Début d'une réforme agraire. Abolition du servage (*pongueaje*).

Octobre 1967. Exécution de l'Argentin Ernesto Guevara « le Che » qui tenta l'implantation d'un foyer de guérilla dans le sud du pays.

1971-1982. Dictature du général Bánzer. Expansion

de la culture de coca. « Narcocratie » avec, entre autres, le général-président Luis García Meza.

Octobre 1982. Retour à la démocratie.

1989-1993. Élection de Jaime Paz Zamora, grâce à l'appui de Bánzer. Scandales financiers, corruption accrue, implication dans le trafic de drogue...

Mai 1993. Gonzalo Sánchez de Lozada (« Goni »), du MNR (Mouvement nationaliste révolutionnaire), est élu président de la République. Entrée au gouvernement du vice-président, Victor Hugo Cárdenas : premier Indien – Aymara de pure souche – de l'histoire latino-américaine à occuper cette fonction.

1993-2003. L'ONU décide de consacrer une décennie aux « peuples vivant de manière traditionnelle »... □